

*Janvier – septembre 2017*

**Impressions et regards**  
**De nos dix jeunes plumes**

Fondation  
pour  
**l'Écrit**

**L'écrivain face à son public**

Jeremy Ergas

L'écriture a toujours été pour moi une activité solitaire. Je n'arrive pas vraiment à réfléchir ni à imaginer si je ne suis pas seul. Certains écrivains aiment faire partie de cercles littéraires ou travailler à des tables de bistrot au milieu des discussions: je préfère quant à moi m'isoler pour écrire. De même, je ne parle presque jamais de mes histoires aux autres, y compris à mes amis les plus proches, et lorsque je rencontre une personne pour la première fois et qu'elle me demande ce que je fais dans la vie, je mentionne tout sauf l'écriture. Pourquoi ai-je tendance à me replier sur moi-même dès qu'il s'agit de littérature? Pourquoi suis-je si réticent à parler de ce que j'écris, alors que je désire être lu? En grande partie parce que l'expression orale n'est pas ma tasse de thé. Je suis souvent frustré ou insatisfait quand je tente de parler des idées que j'aborde dans mes écrits. La parole est traîtresse et la prise de parole en public est une performance de funambule: la reformulation et la correction sont impossibles, le temps de la réflexion est amputé, et le contrôle sur ses mots est imparfait. Pour ces raisons, je me suis toujours senti emprunté au moment de présenter mes livres en public. L'exercice m'angoisse, me paraît voué à l'échec. Comment résumer des centaines de pages en quelques phrases? Comment un discours peut-il rendre justice à la complexité d'une histoire? La tâche est des plus difficiles et pourtant il faut s'y soumettre, car pour être lu, il faut être publié, et pour être publié, il faut être capable de se vendre. La grande majorité des éditeurs le disent ouvertement: ils recherchent des écrivains qui sont à l'aise dans la sphère publique et participent activement à la promotion de leurs livres. L'écrivain d'aujourd'hui est donc condamné à un grand écart permanent, un va-et-vient entre l'ombre (l'acte d'écriture) et la lumière (l'acte de publication). Certains auteurs s'en accommodent très bien, d'autres (la majorité je pense) apprennent à jouer le rôle qu'on leur demande, mais en tout cas, personne n'y échappe. Personne ou presque. Je ne connais qu'une seule exception à la règle: Thomas Pynchon, l'écrivain newyorkais devenu mondialement connu sans avoir jamais fait la moindre interview ou apparition en public. J'avoue que je lui envie ce tour de passe-passe: réussir à trouver ses lecteurs en s'effaçant complètement derrière ses œuvres, n'être qu'un nom sur une couverture, se concentrer à cent pour cent sur son écriture... Seulement, dans le monde actuel du livre, ce rêve d'anonymat total est impossible si l'on entend se faire un nom et vivre de sa passion.

Voilà pourquoi j'ai choisi de participer au programme « De l'écriture à la promotion »: pour avoir une idée plus claire de ce qui vient après l'écriture. Les six journées du programme m'ont permis de mieux comprendre les différents mécanismes de l'industrie du livre et les nombreuses étapes intermédiaires entre l'achèvement d'un manuscrit et la vente d'un livre en librairie. Pouvoir rencontrer des éditeurs, des diffuseurs, des libraires, des attachés de presse, des agents et des critiques littéraires m'a aidé à relativiser l'importance de l'auteur dans le long processus qui mène de l'écriture au livre. L'auteur est certes un élément indispensable de la chaîne, mais il y en a beaucoup d'autres sans lesquels son travail de création n'aurait aucune portée. Étrangement, la réalisation de ce rôle limité de l'auteur dans une importante maison d'édition m'a soulagé et libéré

**De l'écriture à la promotion**  
Programme de soutien à la  
Relève littéraire de Suisse romande

*Janvier – septembre 2017*

**Impressions et regards**  
**De nos dix jeunes plumes**

Fondation  
pour  
**l'Écrit**

d'un poids. Désormais, je suis moins angoissé à l'idée de devoir parler en public, car je sais que je serai accompagné et soutenu par des professionnels expérimentés.

Le programme m'a aussi permis de prendre plus de recul par rapport à mon travail, et ce détachement aura à coup sûr une influence positive sur mon écriture. Il m'aidera à devenir un lecteur plus objectif de mes propres textes, une aptitude cruciale pour éviter de tomber dans le piège de l'autosatisfaction. Selon moi, un bon écrivain doit être capable de prendre de la distance par rapport à ses propres textes, de les lire comme s'ils avaient été écrits par un autre. Et ils le sont d'une certaine façon. En effet, dès lors que l'auteur accepte d'être publié, il se place au sein d'un collectif et ses manuscrits deviennent de moins en moins les siens au fur et à mesure qu'ils se transforment en livres. Ils sont d'abord "appropriés" par les éditeurs et les correcteurs de la maison d'édition, puis par les attachés de presse, les diffuseurs, les journalistes, les libraires, et enfin par le public lui-même. Le livre, passant ainsi de mains en mains, acquiert une vie propre, se métamorphose au contact de ses lecteurs. L'histoire appartient désormais davantage à ceux qui l'ont lue qu'à celui qui l'a écrite. L'auteur perd le contrôle sur son livre après sa sortie: il l'a créé, mais il n'est plus sa création; l'histoire, bien qu'issue de son esprit, lui a échappé.

Parallèlement à cette transformation de son livre, l'identité de l'auteur va aussi changer. La publication fait de lui un personnage public et modifie nécessairement son comportement. Il est en représentation et doit se réinventer. Tout le monde joue un rôle en public, et ce d'autant plus que son public grandit. L'auteur face à ses lecteurs ou aux médias se crée une nouvelle personnalité, peut-être très similaire à l'ancienne, mais tout de même différente. Il y a une pointe de vertige dans cette réinvention de soi-même, mais un plaisir aussi de pouvoir devenir autre (sans pour autant se travestir), de développer et peaufiner son personnage à chaque événement en public. Il faut le voir comme un jeu, et non comme une forme de dénaturation comme l'ont fait certains écrivains qui ont préféré s'éclipser pour ne plus avoir à s'infliger ce passage brutal de la solitude de l'écriture à la lumière des projecteurs. J. D. Salinger, fameusement, après le succès monstrueux de *l'Attrape-cœurs*, ne supporta plus d'être sollicité de toutes parts et se retira dans une maison de campagne du New Hampshire pour y vivre isolé, cessant peu à peu d'écrire. Ce cas extrême souligne la difficulté de l'acrobatie qu'on demande aux écrivains: aller contre nature pendant la période de quelques semaines ou mois qui suivent l'une de leurs publications et faire leur numéro d'artiste en espérant capter assez d'intérêt ou de sympathie pour pouvoir continuer à faire ce qu'ils aiment. Salinger refusa cette mise à nu publique et voulut préserver sa création de toute influence extérieure. « J'écris pour moi-même, » disait-il souvent. Je comprends, mais alors pourquoi faire des démarches pour être publié? Peut-on vouloir à la fois écrire pour soi-même et être lu par un public? Est-il possible de ne pas écrire pour les autres et rechercher une publication? Derrière chacune de ces questions se tend le nœud du rapport complexe et paradoxal qui existe entre l'écrivain et son public.